

Denis Muzet, président de l'Observatoire du débat public, révèle dans une étude les nouvelles façons de «consommer» les médias :

«L'info brève paraît plus crédible, là est le danger»

Quelques jours avant le tsunami en Asie, l'Observatoire du débat public livrait une étude qualitative sur la «consommation des médias». Depuis sa création en 1997, cet organisme privé travaille à décrypter le rapport à la chose publique et ce à l'intention de dirigeants politiques, d'entreprises ou d'associations. Denis Muzet, président de cet Observatoire, commente cette étude intitulée «La mal info» (en référence à la «mal bouffe») qui a étudié le comportement d'une cinquantaine de personnes vis-à-vis des médias.

Pourquoi vous intéressez à

la consommation de l'info?»

Ce sont les médias qui désormais font l'Histoire avec un grand H, qui donnent du sens au monde. Et ce sur un mode curieusement peurationnel. Que ce soit le traitement du film *Amélie Poulain* ou le combat Chirac-Sarkozy, les médias adoptent des formes de récit qui empruntent à la fiction. Sur une chaîne comme Planète, on voit des documentaires qui scénarisent des cataclysmes. Avec une voix off type télé-réalité en commentaire. Cette vision catastrophiste du monde finit par s'imposer sur un écran où l'on ne fait plus de différence entre fiction et réalité.

Est-ce une vraie mutation?

Depuis le 11 septembre ou la victoire de Chirac en 2002, on sait que ce thème de l'insécurité est primordial. Le monde est perçu comme de plus en plus dangereux. Ce qui se passe de l'autre côté du globe nous touche presque autant que ce qui se passe à notre porte. La fameuse loi du «mort/kilomètre» des écoles de journalisme est caduque aujourd'hui. Le problème est que souvent tout est perçu sur le même plan. Les attentats en Irak, les bombes en Corse, la guerre au Proche-Orient... Le poids de toute la planète pèse sur chacun de nous.

C'est «l'effet papillon»?

Oui, le battement d'une aile de papillon

d'un côté du globe peut provoquer un séisme de l'autre... Nous sommes désormais persuadés de ne plus être nulle part à l'abri. Du Sras, d'une bombe terroriste, d'une guerre, d'un raz de marée... C'est parfois du pur fantasme, mais c'est devenu la toile de fond de notre imaginaire. Du coup, l'individu est perpétuellement en veille, aux aguets. Son obsession est de surveiller constamment le niveau et la trajectoire du risque. Et les médias sont là pour répondre à cette inquiétude profonde, latente.

Mais c'est l'œuf et la poule...

les médias générant cet état.

Oui. Et cette angoisse générale est un formidable levier d'Audimat. Etant en manque d'information, je m'accroche aux médias d'info en continu. Une info qui

«Attentats en Irak, bombes en Corse, guerre au Proche-Orient... Le poids de la planète pèse sur chacun de nous.»

crée une boulimie chez l'auditeur ou le téléspectateur. Paradoxalement, les actualités rassurent et inquiètent dans le même temps. Mais le résultat est là: nous devenons «média-dépendants».

Pas de la presse écrite quotidienne, en tout cas...

C'est vrai que les médias qui bénéficient de ce phénomène sont ceux qu'on n'achète pas ou qu'on n'a pas l'impression d'acheter... les télévisions ou radios d'info en continu, les journaux gratuits, Internet. Là où l'information vient nous submerger sans qu'on aille la chercher. Mais notre étude constate que la plupart des téléspectateurs ou auditeurs ne retiennent que les titres et ne comprennent pas le développement de l'info. Ils en ont parfois une compréhension erronée. Ils vont alors chercher un complément d'information dans la presse écrite pour trouver des dossiers, de l'infographie... Ou sur Internet pour se faire leur propre news.

L'actualité confirme-t-elle ces conclusions?

On est bien entré dans le temps des catastrophes. Ici, par un cataclysme, un vrai. Avec le tsunami, nous avons une illustration géophysique de la théorie du papillon. Cette onde de choc au cœur de l'océan produit ses répercussions jusqu'en Europe, puisque nos ressortissants ont été touchés. On est tous en connexion immédiate les uns avec les autres. On communique tous ensemble dans la douleur et la compassion. Le traitement de l'info est au cœur du phénomène puisque, à l'origine du drame, les systèmes d'information n'ont pas fonctionné dans ces pays. Et les médias, submergés par la masse de l'information, n'étaient pas préparés. D'où le relais d'autres formes d'information: le téléphone, l'Internet... Et les touristes experts, avec leur caméra. Ils ont vécu la chose, ils ne sont donc pas soupçonnés d'insincérité. Ils détiennent une forme de vérité, de légitimité qui semble supérieure à la parole journalistique. C'est l'anonyme à qui tout le monde peut s'identifier. Cette catastrophe ne fait qu'exacerber ce qui ressort dans notre étude. Les sources d'information se multiplient, y compris celles venues des amateurs.

Comment voyez-vous l'avenir?

L'information idéale est désormais la dépêche de l'AFP. Plus elle est brève, plus elle paraît crédible. Et c'est le danger. Avec elle, c'est la montée de l'info en continu. Un boulevard pour tout ce qui est *fast news*. Parallèlement, il y a un besoin de reritualiser le moment de l'information. Il y a place pour des médias qui travaillent par dossier, dans l'audiovisuel comme dans l'écrit. Tout ce qui est un peu intermédiaire entre dépêche et dossier va disparaître. Pour les quotidiens, c'est un vrai problème. Vous êtes au cœur de la tourmente. Mais l'ensemble des médias est touché. ◀

Recueilli par ANNICK PEIGNÉ-GIULY